

# BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice

**SOMMAIRE** — La Fête du 24 mai dans l'église de Marie Auxiliatrice à Turin — Les Pèlerins Français et D. Bosco dans la Basilique de Saint Jean de Latran — Le Séminaire Pontifical Pie et la pieuse Société Salésienne — Les Pèlerins Français à l'Oratoire de S. François de Sales à Turin — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — La Patagonie et les Terres australes du Continent américain — L'adieu d'un ouvrier mineur — Bibliographie — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

## LA FÊTE DU 24 MAI

dans l'église de Marie Auxiliatrice à Turin.

Vive Dieu! Vive Marie Auxiliatrice! Vive la Religion catholique! Tels sont les cris pleins de foi et d'amour, sortis de la bouche de plusieurs milliers de personnes de tout âge et de toute condition, qui étaient intervenues à la fête du 24 du mois de mai dernier, fête de Marie, *Secours des Chrétiens*, célébrée solennellement dans l'église qui Lui est dédiée à Turin.

Nous voudrions, pour la gloire de Jésus-Christ, notre divin Sauveur, pour l'honneur de son auguste Mère, l'édification de nos Coopérateurs et Coopératrices, nous voudrions, disons-nous, avoir une plume capable de décrire exactement cette solennité mémorable; mais, bien que notre esprit soit plein encore des sublimes pensées qu'elle y a excitées; bien que notre cœur soit tout palpitant des plus tendres sentiments pour Marie, nous sommes obligés d'avouer que la tâche que nous nous sommes imposé, est

au-dessus de nos forces; car le pieux spectacle que nous avons eu en ce jour, sans parler de le décrire, c'est à peine si l'on peut se l'imaginer. Toutefois, nous essayerons d'en dire quelque chose, nous écriant avec S. Léon-le Grand: La faiblesse humaine succombe sous le poids de la gloire de Dieu, et se trouve toujours impuissante à expliquer ses œuvres: *Succumbat humana infirmitas gloriae Dei, et in explicandis operibus ejus imparem se semper inveniat.*

### Concours et piété des fidèles.

Le peuple qui accourut aux pieds de Marie, la piété qu'il montra, en cette occasion, vers l'auguste Reine, les grâces insignes reçues en ce jour par son intercession, sont des faits tels, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître l'œuvre de Dieu. Ils forment comme un hymne d'allégresse à la gloire de Jésus-Christ, parce que les honneurs rendus à la Mère rejaillissent sur le Fils, lequel, avec le Père et le Saint-Esprit, se comptait à en faire, comme s'exprime notre Saint François de Sales, la Créature la plus *Aimante*, la plus *Aimable*, et la plus *Aimée* qui soit jamais sortie des mains du Tout-Puissant.

Quelqu'un s'est donné le plaisir de compter les personnes qui, le 24 mai, entrèrent dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice, par la grande porte, et il eut la consolation d'en compter cinquante mille environ. Or, il faut savoir que, depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, un nombre considérable de personnes y entra également en passant par la conciergerie de l'Institut Salésien, dont on avait laissé l'entrée libre, précisément pour faciliter l'accès à l'église. Mais

ensuite, dans les dernières heures du jour, la foule fut si grande qu'il devint impossible d'en calculer le nombre. Nous ferons seulement observer que, dans tout cet espace de temps, alors que dans le vaste temple, la foule des fidèles était si compacte qu'on aurait pu marcher sur leurs têtes, une multitude immense inondait les abords du Sanctuaire. La petite place, située devant l'église et fermée par une grille en fer, la rue Cottolengo, celle qui fait face au Sanctuaire, les prés adjacents, la grande ronte elle-même, et une partie du cours de la Reine *Marguerite*, distants de deux cents mètres environ, étaient remplis de gens. Comme la grande porte de l'église était ouverte, ils se délectaient à la vue du beau spectacle que présentait l'autel admirablement illuminé, et recevaient, dans l'attitude la plus dévote, la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Chacun attendait que ceux qui avaient eu la bonne fortune de trouver place dans le temple, en sortissent pour y pénétrer à leur tour, et réciter au moins une courte prière devant l'image de Marie. On aurait dit que toute la ville de Turin s'était donné rendez-vous pour aller, comme une famille aimante, au-devant de sa mère, attendue et désirée depuis longtemps.

La dévotion avec laquelle on priait, prouvait évidemment que ce n'était point la curiosité, mais la foi, la confiance, la gratitude, l'amour en un mot qui provoquaient ce religieux enthousiasme pour l'auguste Reine du Ciel. Les tribunaux de la Pénitence assiégés par les fidèles depuis 4 heures du matin jusqu'à midi; les sept mille communions distribuées à cette occasion sont encore des arguments plus convaincants. Et si l'on ajoute les communions faites durant la neuvaine, on peut affirmer que pendant ces dix jours, 20 mille personnes au moins s'approchèrent de la table des Anges pour honorer Marie Auxiliatrice, et s'enrichir des trésors spirituels, que la Sainte Eglise a octroyés aux pieux visiteurs de ce Sanctuaire.

Un fait qui mérite d'être signalé, c'est que, dans cette démonstration de piété, on vit en première ligne la fleur de la noblesse Turinaise. Dans l'après-midi, ce fut un défilé continu d'équipages magnifiques amenant et remmenant des Messieurs et des Dames appartenant aux familles les plus recommandables de la cité; exemple bien consolant et bien propre à édifier le peuple, qui a l'habitude de se modeler sur les grands.

Comme les années précédentes, nous avons remarqué un grand nombre de pèlerins venus de pays lointains, les uns pour acquitter un vœu après une grâce reçue, les autres, pleins de confiance, pour solliciter quelques faveurs particulières. Aussi, en voyant un si grand nombre de personnes parlant divers dialectes, il nous semblait voir se vérifier les paroles du prophète, alors que, s'adressant à la nouvelle Jérusalem, il s'écriait : Porte les yeux autour de toi, et regarde; tous ceux-ci se sont rassemblés pour venir à toi; tes fils viendront de loin, et tes filles surgiront de tous côtés : *Leva in circuitu oculos tuos et vide: omnes isti congregati sunt, venerunt tibi: filii tui de longe venient, et filiae tuae de la-*

*tere surgent.* Plusieurs fois durant ce jour, nous avons dû nous faire violence pour retenir nos larmes, en entendant telles et telles personnes raconter comment, ou par manque de moyens, ou par dévotion, ou pour satisfaire à un vœu, elles avaient marché toute la nuit, afin de pouvoir se confesser et communier dans le sanctuaire même de Marie Auxiliatrice. Comme notre cœur ensuite était doucement ému en entendant l'exposition des faveurs insignes reçues de tant de gens, et en des lieux si nombreux et si divers, après un recours, une prière, un vœu, un triduum, une neuvaine faite à Marie, sous l'invocation de *Secours des Chrétiens!* Nous vîmes alors presque de nos yeux, nous entendîmes de nos propres oreilles, que Marie a réellement voulu choisir le Sanctuaire de Valdocco pour en faire un trône de grâce et de miséricorde, d'où elle se plaît à écouter et à exaucer les prières, que ses serviteurs lui adressent de toutes les parties du monde. C'est pourquoi, dans ces moments de bénédiction, nous nous disions à nous-mêmes: En vérité, nous voudrions bien que certains incrédules de nos jours, et même certains croyants qui, sans raison, se montrent soupçonneux et moqueurs, fussent ici présents; nous serions bien aises d'entendre un peu, en voyant l'accord touchant de tant de témoins qui, à l'honneur de Marie, racontent les grâces qu'ils en ont reçues, et par là, prouvent sa puissante intervention dans le soulagement des misères humaines; nous voudrions voir s'ils auraient encore le courage de crier à la superstition et à l'imposture, parce que nous rendons publiques les faveurs obtenues par son intercession. ~~Mais laissons ces infortunés,~~ et nous, mieux avisés, réjouissons-nous d'être l'objet, ou du moins les témoins des divines miséricordes, et de ce qu'il nous est donné de pouvoir nous convaincre chaque jour de plus en plus, que le bras du Tout-Puissant ne s'est point encore raccourci, ni épuisée la bonté de Marie.

Dans ce beau jour, nous avons pu encore bien nous persuader que les grâces de Marie Auxiliatrice, publiées par nous dans de petits opuscules, produisent au milieu du peuple, des fruits admirables. Ces opuscules excitent partout l'amour, l'espérance et la confiance dans la Mère de notre divin Rédempteur; ils sont aux fidèles un puissant stimulant pour recourir à Elle dans leurs difficultés, et l'obliger, pour ainsi dire, à répandre sur eux toute sorte de faveurs. C'est pourquoi, nous avons l'intention d'en publier, chaque année, une série, et nous prions nos Coopérateurs et nos Coopératrices de vouloir bien nous envoyer, par écrit, la relation de celles qu'ils auraient déjà reçues, mais non déclarées, ou qu'ils pourraient recevoir à l'avenir. Le bien qui en résultera est triple: — D'abord, on connaîtra mieux et l'on admirera plus la bonté et la puissance de Marie; ensuite, on excitera et l'on maintiendra parmi les fidèles la dévotion envers Elle; enfin, on fournira à un grand nombre d'infortunés l'occasion et le moyen de trouver, dans leurs peines et leurs angoisses, secours et consolation, leur salut temporel et éternel.

## Discours de Monseigneur Laurent Pampirio.

Nous ne pouvons passer sous silence, le discours fait dans la soirée par un célèbre orateur Monseigneur Laurent Pampirio, Evêque d'Albe. Monté en chaire, il éprouva, à la vue de cet immense auditoire, une sensation ineffable de joie et de consolation ; et son âme, en cet instant, se livra à tous les transports d'un saint enthousiasme. Ne pouvant contenir les sentiments qui agitaient son cœur, il laissa échapper le cri de son admiration, et rendit grâce à Dieu pour ce spectacle de foi et de religion, aussi grandiose et aussi imposant. Il fit observer que son discours devenait à peu près inutile, attendu que Marie se trouvait parfaitement honorée par l'attitude pieuse de tout un peuple recueilli et pressé autour de son autel ; tant de voix qui chantaient ses louanges, tant de cœurs qui palpitaient d'amour et de reconnaissance, proclamaient assez haut Marie, *Secours des Chrétiens*, et le font avec plus de solennité que ne pourrait le faire un orateur par le discours le plus magnifique et le plus pompeux. Néanmoins, ne voulant pas laisser passer ce jour sans adresser quelques paroles à la louange de Celle qui faisait l'objet de cette fête, il fit un court panégyrique, dans lequel il montra, avec le talent qui lui est propre, le juste motif que nous avons d'appeler Marie notre Mère et notre Secours, et de mettre en Elle toute notre confiance. « C'est sur son sein maternel, dit éloquentement Monseigneur Pampirio, c'est sur son sein maternel que Marie recueillit et pressa encore enfant Celui, qui est la complaisance du Père céleste, les délices des Anges, la joie des Saints. Marie nourrit Jésus, lui prodigua tous les soins d'une Mère, et l'aima d'un amour indicible. Jésus eut besoin de tout cela un jour ; il eut besoin de reposer sur ce sein ; il eut besoin de s'abandonner sur ces bras ; il eut besoin de jouir de cette amoureuse tendresse. En montant au Ciel, il cessait d'en avoir besoin, mais alors, que fit-il ? Sachant par expérience, quelle Mère tendre et affectueuse, il avait eue en Marie, Jésus lui remit entre les bras d'autres fils. Du haut de la croix, il déposa sur son sein, S. Jean l'Evangéliste, et dans la personne de cet Apôtre, lui donna pour fils, nous tous. Dès ce moment, Marie se prit à aimer tous les chrétiens comme ses enfants, à les combler de bienfaits, à les protéger, à se montrer, en un mot, leur puissant secours. Oui, Elle nous aime, parce que sa bonté souveraine la pousse à nous aimer ; elle nous aime parce que Jésus le lui commande ; Elle nous aime parce qu'Elle coopère avec le Fils à notre salut ; Elle nous aime parce que nous-mêmes, parce que l'humanité toute entière sent que l'amour d'une mère lui est absolument nécessaire. C'est pour cela que, dans tous les temps et dans tous les lieux, les vrais chrétiens se sont toujours réfugiés sous le manteau de Marie, se sont jetés dans ses bras comme des fils sur le sein de leur mère, les Apôtres et les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges, les Saints et les Saintes, les fidèles, en un mot, de

tout âge et de toute condition ; c'est pour cela que, dans tous les temps et dans tous les lieux, les individus et les familles, les princes et les peuples, les villes et les royaumes, l'Eglise et ses chefs, implorant avec confiance son secours, en furent toujours exaucés ; c'est pour ce motif encore que chacun de nous ne trouvera peut-être pas un jour de sa vie, qui ne soit marqué par quelque bienfait de Marie, et ne puisse justement chanter avec l'Eglise : *Oh ! dies felix, memora- randa fastis.* » — Ici, l'éloquent Prélat, ouvrant pour un instant, l'histoire ecclésiastique, indiqua quelques-uns des faits, où éclatent plus vivement la bonté et la puissance de Marie, et pour lesquels on lui décerna le glorieux titre de *Secours des Chrétiens*. Il parla de Pie V qui, par le secours de Marie, eut le bonheur de voir étouffée, dans les eaux de Lépante, l'insolence Mahométane ; de Pie VII qui, par son intervention, après cinq ans d'exil, retourna, dans sa ville de Rome, glorieux et triomphant, pendant que son persécuteur, deux fois découronné et deux fois précipité du trône, se voyait relégué sur le rocher de S. Hélène ; il cita l'exemple de Pie IX qui, durant son long pontificat, avait cent fois expérimenté la puissante protection de Marie Auxiliatrice, au point d'affirmer en public, que tous les biens qu'il avait reçus, il les tenait de sa bonté. Après avoir de cette façon éclairé et convaincu son auditoire, l'orateur sacré l'exhorta à une confiance illimitée dans cette Vierge sainte, ajoutant qu'ils avaient bien raison de se jeter dans ses bras, les justes et les pécheurs, les sains et les malades, les grands et les petits, les jeunes et les vieux, les forts et les faibles, le clergé et le peuple. Puis, s'adressant enfin à Marie elle-même, il invoqua sur tous son puissant secours, et dans un élan spontané de foi et d'amour, il entraîna l'immense multitude à crier avec lui : *Vive, vive Marie !*

Bien que, dans l'ardeur de son zèle, la voix de l'Orateur se fût un peu affaiblie, Monseigneur Pampirio justifia pleinement sa réputation d'orateur éloquent et affectueux ; son discours fut vraiment digne de cette solennité, et tel qu'on pouvait l'attendre d'un membre illustre de cet Ordre remarquable, qui ne s'appelle pas en vain l'Ordre des *Frères Prêcheurs*. — En attendant, recevez, Monseigneur, les remerciements que nous vous adressons du plus profond de notre cœur. Que la Vierge Auxiliatrice vous accorde le prix que vos efforts vous ont justement mérité ; qu'Elle vous récompense largement de tout ce que vous avez fait et souffert aussi dans ce jour ; qu'Elle vous conserve longtemps à notre amour, et à l'amour de votre troupeau, justement fier de vous avoir pour pasteur et pour ange tutélaire.

### La Musique.

Dans les fêtes éternelles de l'Eglise triomphante les cantiques, les harmonies, les concerts des Anges et des Saints y entrent pour une grande part. Le prophète Isaïe entendit les Séraphins chanter alternativement et faire retentir la Cour céleste

de cet hymne gracieux : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*. Et le dernier des prophètes, l'apôtre Saint Jean, témoin, dans un de ses ravissements, d'une fête au plus haut des Cieux, entendit lui aussi les mélodies angéliques, les hymnes de joie, qui réjouissaient les habitants de la sainte Sion, et dans son Apocalypse ou livre des révélations, il s'en exprime ainsi : « J'entendis la voix d'un grand nombre d'Anges et de Saints, lesquels chantaient un cantique nouveau, disant : O Seigneur, ô Agneau de Dieu, qui as été immolé, tu es digne de recevoir et la divinité, et la sagesse, et la force, et l'honneur, et la gloire et la bénédiction. »

Or, les fêtes de l'Eglise militante, doivent se rapprocher le plus qu'il est possible de l'Eglise triomphante. C'est pourquoi, chaque année, nous veillons avec un soin particulier, à ce que les œuvres musicales, qui doivent être exécutées dans la solennité de Marie Auxiliatrice, soient de ces auteurs qui ont acquis le plus de célébrité dans le monde, et qui ont su, par leur talent, s'élever au-dessus des autres, s'inspirant de la musique céleste. Parmi ces derniers, on peut compter, sans crainte d'être démenti, les Maîtres Pacini et Haydn ; or, ce sont précisément les compositions de ces sommités musicales, qui ont été choisies, cette année, pour la Messe solennelle de cette grande fête.

La Messe, dans toutes ses parties, fut exécutée avec une habileté et une précision qui méritèrent aux exécutants les applaudissements, non seulement des moins compétents en cette matière, mais encore des personnes les plus intelligentes ; car, aux 200 jeunes musiciens de l'Oratoire étaient gracieusement venue s'ajouter la voix de plusieurs célèbres artistes et maîtres dans cet art ; entre autres, nous noterons avec plaisir, M.<sup>r</sup> le chevalier Joseph Bertone, MM. Martien Cantone, Prosper Succio et Louis Fumero de Turin ; auxquels nous adressons, comme à tous leurs collègues, nos plus sincères remerciements.

Si nous voulions parler de l'heureuse exécution de chacune des parties, et des émotions profondes produites dans l'âme des auditeurs, nous nous étendrions beaucoup trop. Nous dirons seulement, que dans la Messe, le *Cum Sancto Spiritu* du *Gloria*, le *Crucifixus* et le *Vitam venturi saeculi* du *Credo* furent jugés par les connaisseurs des morceaux vraiment sublimes. Mais celui qui l'emporta sur tous les autres, fut l'*Agnus Dei* de l'Haydn. Oui, en vérité, ce *Miserere*, ce *dona nobis pacem... pacem... pacem*, parut à tous une composition plutôt divine qu'humaine.

Ce que nous disons de la Messe, nous pouvons en dire autant des Vêpres, et de l'antienne *Sancta Maria succurre miseris* de Dom Cagliero. Son *Tantum ergo* ensuite fut un digne couronnement à la musique de ce jour. Plus on l'entend, plus on est désireux de l'entendre, et l'admiration va toujours croissant. Cette répétition, faite par des voix argentines : *Veneremur, laus et jubilatio*, avec un motif, avec une expression si délicate, qu'aucune plume ne saurait traduire fidèlement,

vous transporte, pour ainsi dire, sur le seuil du Paradis, où il vous semble d'entendre un chœur d'Anges invitant tous les Bienheureux à se prosterner devant le Roi de siècles. Alors, votre foi se ravive, la joie inonde votre cœur, et de douces larmes viennent humecter vos paupières. En cet instant solennel, l'homme même le moins dévot, fléchit le genou, et si l'espace lui manque pour le faire, son front s'incline respectueusement, et du fond de son cœur, il murmure une prière et dit : *Oui, mon Dieu, je crois que vous êtes ici présent, je vous adore, je vous aime.*

Mais celui qui dut éprouver le plus de satisfaction, de ces chants qui, dans leur ensemble, ne durèrent pas moins de 5 heures, ce fut sans contredit M. Joseph Dogliani, lequel trouva dans le succès de ce jour, la plus belle récompense que son cœur pût désirer, et une large compensation aux fatigues que durent lui occasionner les nombreuses répétitions qui précédèrent la fête, sans parler de son accompagnement si brillant et si savant.

### Les décorations.

Par sa splendide décoration, l'église de Marie Auxiliatrice réveilla, dans l'esprit, l'idée de la Cité sainte, de la Jérusalem céleste, dont parle le disciple bien-aimé, mise avec ordre comme une Epouse parée pour son Epoux : *Paratam sicut Sponsam ornatam viro suo*. Le magnifique tapis, qui recouvrait en grande partie, le pavé du sanctuaire, don des dames florentines, les riches pyramides données à Dom Bosco par les anciens élèves de l'Oratoire, disposées en bel ordre sur les gradins du maître-autel ; la couronne et les contours formés de cœurs d'argent, qui ornaient le tableau de Marie Auxiliatrice ; les riches ornements des ministres sacrées, admirable travail de Madame Battistolo, et dus à la générosité de quelques patriciens et matrones Turinaises ; les centaines de lumières qui resplendissaient devant l'image vénérable, tout cela et plus encore formait un spectacle si attrayant, que chacun, plein d'admiration, s'écriait : Oh ! que c'est beau ! On se croirait en Paradis ! Non, ce n'était pas encore le Paradis ; ce n'en était qu'une ombre, qui servit néanmoins à détacher les cœurs de la terre, et à les élever vers le Ciel. Composés d'une âme et d'un corps, employant la majeure partie de la vie à des soins matériels, nous avons besoin que la magnificence du culte extérieur nous rappelle, en quelque façon, les beautés et les splendeurs éternelles, qui nous attendent au-delà de la tombe. Et entre toutes les autres fêtes, celle de Marie Auxiliatrice à Turin, les accents mélodieux dont retentirent les voûtes sacrées de son Sanctuaire, les riches tentures dont ses murs étaient splendidement revêtus, la large couronne de lévites qui entouraient l'autel dans une religieuse attitude, furent comme une école de morale, une école féconde de sublimes pensées, et inspiratrice des plus saintes résolutions.

Nous aurions encore beaucoup d'autres choses

à rapporter, dont Turin et d'autres villes furent le théâtre pendant ce jour de fête et durant la neuvaine ; mais le temps nous manquant, nous les publierons une autre fois, avec les lettres qui nous sont parvenues.

## LES PÈLERINS FRANÇAIS ET D. BOSCO dans la Basilique de S. Jean de Latran.

Nous lisons ce qui suit dans le journal l'*Unità Cattolica*, de Turin.

Une belle fonction eut lieu mardi dernier à S. Jean de Latran, à laquelle intervint D. Bosco. Plusieurs centaines de Pèlerins Français, avant de partir de Rome, voulurent faire leur jubilé en visitant les principales basiliques, et ayant toujours soin d'inviter quelque Evêque ou quelque Prélat à y célébrer la S. Messe. A S. Jean de Latran, il voulurent avoir notre bien aimé Dom Bosco, et le prièrent de vouloir bien leur faire un petit sermon de circonstance en français.

Dom Bosco accepta très-volontiers, et au jour fixé, il célébra, en présence des pieux Pèlerins, le saint Sacrifice de la Messe, en communia une centaine, et leur fit ensuite un petit discours si pathétique que l'assistance en fut vivement émue. Il loua leur bonne pensée de s'être transportés dans cette Eglise, *Mater et caput omnium Ecclesiarum*, après avoir fait acte de soumission et de respect au Vicaire de Jesus-Christ, au Pasteur des Pasteurs. Il les félicita d'être venus se retremper dans la foi, dans l'attachement à la Chaire de S. Pierre, dans l'affection à son successeur Léon XIII, dont la bénédiction, reçue quelques jours auparavant, serait un gage de jours meilleurs pour eux, pour leurs familles et pour leur pays, où, au milieu de tant de mal, le bien est encore si grand, que cette nation n'a point démenti son beau titre de *Fille aînée de l'Eglise*.

## LE SÉMINAIRE PONTIFICAL PIE et la pieuse Société Salésienne.

Parmi les célèbres établissements dont la capitale du monde catholique abonde, et dont elle est redevable à la générosité de ses Pontifes, il en est un, appelé du nom de son fondateur, *Séminaire Pie*. Fondé par le Grand Pie IX, avec sa bulle du 27 juin 1853, a pour but d'élever les jeunes gens d'élite, appartenant aux divers diocèses de l'Etat Pontifical, dans des études sérieuses et une solide piété. Les élèves, après leurs cours de philosophie, de théologie et de loi, et avoir ainsi puisé l'eau de la doctrine catholique à la source même du Vatican, qui la déverse sur toute la chrétienté, retournent ensuite dans leurs diocèses respectifs, où ils s'occupent à cultiver le champ évangélique, et à y faire fleurir les vertus chrétiennes. Les élèves de cet établissement jouissent partout de la plus grande considération, à raison des rares qualités qui ornent leur esprit

et leur cœur ; et les distinctions qu'ils ont obtenues de Pie IX et du Pontife régnant Léon XIII, lequel nourrit à leur endroit une affection toute spéciale, sont aussi nombreuses que splendides. Le Séminaire Pie a pour Recteur un Religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Le premier qui le dirigea fut le Rév. Père Gaude, qui fut ensuite élevé à la dignité Cardinalice. Etant venu à Cambiano, sa patrie, en 1858, il voulut bien faire une visite à notre Oratoire de Turin, et s'entretenir avec nous pendant plusieurs heures. Il eut pour successeur le Rév. Père Tosa de Turin, homme d'une érudition profonde et d'une intégrité inaltérable. Depuis 20 ans, il le gouverne avec la plus grande sagesse, jouissant des succès de ses fils, et les voyant avec plaisir s'élançant dans l'arène pour combattre vaillamment les combats du Seigneur.

On comprendra donc facilement que nous devions éprouver une grande joie à annoncer à nos lecteurs, que les élèves du Séminaire Pie portent une affection spéciale à notre humble Société Salésienne, laquelle est née et a grandi sous les auspices de Pie IX, leur insigne bienfaiteur et le nôtre. A peine furent-ils informés qu'ils pouvaient y appartenir, en qualité de Coopérateurs, que plusieurs d'entr'eux demandèrent aussitôt à y être inscrits ; et depuis, ils ne laissent passer aucune occasion de nous donner les preuves les plus certaines de leur bienveillance. Ils nous aident par leurs ferventes prières, par leurs aumônes, par l'achat d'objets religieux et autres, et par la diffusion des bons livres ; en un mot, ils se montrent vraiment animés de l'esprit de S. François de Sales, en cherchant, par tous les moyens en leur pouvoir, d'en favoriser les œuvres. C'est une bien douce consolation pour nous de penser que, retournant dans leurs propres diocèses, ils s'appliqueront d'une manière particulière à procurer le bien de la pauvre jeunesse, première sollicitude des Salésiens ; ils partageront nos joies et nos tristesses, et unis à nous par les liens de la prière et de l'amour, ils resteront toujours nos vrais Coopérateurs. Oui, bien-aimés frères, aimons-nous, et par l'exercice de la charité à l'avantage des enfants, montrons-nous les dignes fils de Pie IX, notre commun Père et Bienfaiteur, lequel, dès les premiers jours de sa carrière sacerdotale, regarda les enfants comme la pupille de ses yeux, et leur prodigua les soins les plus attentifs et les plus tendres. Qu'il soit donc notre modèle ; et puisque nous avons joui et que nous jouissons encore de sa souveraine et généreuse munificence, recueillons avec soin ses augustes exemples pour les imiter au profit de la génération présente et des générations futures.

## LES PÈLERINS FRANÇAIS à l'Oratoire de S. François de Sales à Turin.

Le Pèlerinage français qui, chaque année se rend à Rome, pour témoigner de sa fidélité et de son dévouement au successeur de S. Pierre,

a bien voulu, à son retour, comme les années précédentes, s'arrêter une demi-journée à Turin, et consacrer quelques heures de ce temps à visiter notre Oratoire de S. François de Sales.

Lorsque les Pèlerins arrivèrent, on chantait à l'église, les premiers Vêpres solennelles de la fête de Marie Auxiliatrice. Vu les préparatifs pour la grande solennité du lendemain, nous avons encore, cette année-ci, le regret de constater que nous n'avons pu recevoir nos chers Pèlerins français, dont la présence au milieu de nous est toujours une occasion de réjouissance, comme nous l'aurions voulu, pour bien leur montrer que leur visite nous est toujours extrêmement agréable. Espérons que Marie Auxiliatrice, qui était alors l'objet de nos grandes préoccupations, saura les dédommager de ce qui manquait à notre réception pour être digne des hôtes illustres, qui venaient nous donner une si grande marque de sympathie, en les comblant de ses faveurs. A peine la fonction religieuse fut-elle terminée, que nous nous empressâmes de nous rendre au lieu fixé pour la réunion; les Pèlerins étaient déjà tous à leur poste, et Dom Bosco arriva peu d'instant après, ayant peine à s'ouvrir un passage au milieu de la foule, toujours avide de le voir et de l'entendre. C'était le père, qui paraissait au milieu de ses enfants; et ceux-ci allaient au-devant de lui, pour le saluer et lui baiser la main.

Le concert instrumental de l'Oratoire joua, avec son habileté accoutumée, un morceau de musique, qui annonçait l'ouverture de la séance; après quoi M. le Chevalier Cuggia lut un discours, dont nous ne pouvons parler que sommairement, à cause de la place fort restreinte qui nous est faite dans cette revue. Après avoir loué et remercié les Pèlerins du bel exemple d'abnégation et de sacrifice qu'ils nous donnent, en s'exposant aux fatigues d'un long voyage pour aller consoler le Vicaire de Jésus-Christ, et l'assurer de leur attachement et de leur piété filiale, il termina son discours par ce cri parti d'un cœur plein de sympathie pour la généreuse et héroïque nation, cri répété par plus de mille personnes, qui composaient cette imposante réunion: *Vive la France!*

M. le Comte Balbo, vice-Président du Cercle de la Jeunesse Catholique, adressa lui aussi quelques paroles aux Pèlerins, bien courtes, il est vrai, vu l'heure avancée, mais empreintes d'une si grande cordialité, qu'on ne se lassait pas de l'entendre, et bien volontiers on eût consenti à l'écouter encore, si son extrême délicatesse ne lui eût fait craindre d'abuser de l'attention de ses auditeurs, charmés et émus.

Dom Bosco se leva à son tour, et dans un langage, dont il a seul le secret, trouva, dès le début, le moyen de s'attacher tous les cœurs. Il rappela aux Pèlerins leur rencontre, qui avaient eu lieu, quelques jours auparavant, à Rome, dans l'église de S. Jean de Latran, la Mère de toutes les églises, comme on le voit écrit sur le frontispice du vaste temple: *Mater ecclesiarum omnium*; circonstance qui l'avait singulièrement frappé. Venus de divers points les uns et les autres, et se trouver là réunis, sans entente préa-

lable, cette rencontre l'avait profondément ému. Il leur exprima ensuite toute sa satisfaction pour la visite qu'ils avaient bien voulu faire à l'Oratoire, malgré la fatigue, dont ils devaient encore se ressentir, n'étant descendus de wagon, que depuis peu de temps. Il ne savait comment manifester sa joie pour le plaisir qu'ils lui procuraient en ce moment. « Aussi, croyez-le bien, ajouta-t-il, je vous en témoignerai toute ma reconnaissance, en priant pour vous. J'ai su qu'un éboulement a eu lieu vers le mont-Cenis, éboulement qui empêche la marche régulière des trains; eh bien! je prierai, nous prions tous ici, pour que votre retour en France s'effectue dans les meilleurs conditions, et que vous soyez préservés de tout fâcheux accident. De plus, considérez-moi, considérez tous les Salésiens, comme vos meilleurs amis, et chaque fois que vous aurez besoin de quelque service, et que nous serons à même de vous le rendre, ne craignez pas de nous mettre à contribution; nous serons trop heureux de vous être utiles. Je le répète, tout ce que nous pourrions faire pour votre avantage spirituel, nous le ferons, parce que nous vous aimons et que nous ne désirons rien tant que de vous procurer ce qui peut contribuer à votre félicité temporelle et éternelle. »

Ce langage toucha vivement les personnes auxquelles il était adressé, et celles-ci, pour témoigner à Dom Bosco toute leur gratitude, s'empressèrent, dès que la séance fut levée, de se faire inscrire parmi les Coopérateurs Salésiens.

Comme il se faisait déjà tard, on craignait que le Rév. Père Picard n'eût pas le temps de nous adresser quelques-unes de ces paroles que nous écoutons toujours avec un nouveau plaisir. Heureusement, nos craintes se dissipèrent bien vite, et nous eûmes l'inappréciable consolation de l'entendre pendant quelques instants beaucoup trop courts sans doute, mais assez longs néanmoins pour avoir une juste idée des dons que le Ciel lui a départis et dont il sait faire un si bon usage. Sa parole facile, entraînante et pleine d'à-propos, lui captivent sur-le-champ, l'attention et les sympathies de ses auditeurs. C'est vraiment un apôtre. Il fit remarquer comme l'un des orateurs qui l'avaient précédé, avait eu raison de donner aux Pèlerins le titre de frères, non pas seulement parce que Français et Italiens descendent du même peuple latin, mais encore et surtout parce que nous avons tous le même Père, qui est Dieu, la même Mère, qui est l'Eglise, pour la défense de laquelle nous devons unir tous nos efforts, et ne former tous qu'un cœur et qu'une âme. Le Rév. Père termina sa trop brève allocution, en expliquant aux Pèlerins qui voulaient s'associer à l'Œuvre des Coopérateurs Salésiens, les immenses avantages spirituels, dont les Souverains Pontifes ont enrichi cette association, destinées à faire tant de bien à la jeunesse, en paralysant les efforts de l'impicité, qui ne tendent rien moins qu'à déraciner du cœur des jeunes gens, ces germes de foi et de piété qu'une mère pieuse y a déposés avec une tendre sollicitude.

La réunion prit fin, au grand regret de tous

ceux qui la composaient. Il fallut se séparer, mais ce ne fut pas sans s'être dit au revoir, l'année prochaine !

Oh ! comme ces fêtes de famille font du bien au cœur ; comme elles sont propres à relever les courages abattus, à inspirer cette constance et cette intrépidité dont nous avons si grand besoin, dans les temps malheureux où nous vivons, pour soutenir les assauts incessants de l'enfer et de ses suppôts !

Recevez donc, pieux Pèlerins, nos sincères remerciements pour le bel exemple de caractère et de fermeté que vous nous avez donné pendant ces jours de votre pèlerinage, et tenez pour certain que nous nous efforcerons de marcher sur vos traces. Comme vous, nous aimerons l'Eglise, et nous la défendrons contre ses calomnieux et ses persécuteurs.

## HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

### CHAPITRE XXVII.

Germes de discorde — Invitation refusée — Désagréable incident — Nouvel abandon — Deux célèbres catéchistes — Clercs de l'Archidiocèse — Manœuvres militaires — Le jardin de la Mère.

Les marques d'estime et de bienveillance, que notre Oratoire recevait de l'Etat et de l'Eglise, déplurent au grand ennemi du bien, lequel ne tarda pas à nous donner de nouvelles preuves de sa haine et de sa rage. Le démon sait qu'un royaume, une société, une famille, où règne la discorde, ne peut durer longtemps et se dissout bien vite ; c'est pourquoi, après avoir cherché en vain, dès les commencements, à détruire l'œuvre de Dom Bosco, par la malveillance, les calomnies et même les menaces, il recourut en dernier ressort, à la discorde. Depuis quelques années déjà, on avait jeté, mais avec peu de succès, des germes de division, parmi les jeunes gens ; toutefois, ces germes se développèrent d'une manière déplorable, parmi quelques-uns des auxiliaires de Dom Bosco, lesquels venaient de la ville pour nous faire le catéchisme et l'école, et passer avec nous le temps de la récréation. D'abord, plusieurs laïques et quelques ecclésiastiques prétendirent que les jeunes gens devaient prendre part en corps aux spectacles publics et aux fêtes qui avaient lieu alors, et là même, où retentissaient certains *vivat* qui devaient bientôt se changer en *cris de mort* ; d'autres, afin de nous échauffer la tête, manifestaient des idées et soutenaient en notre présence des opinions bizarres en fait de religion et de politique. Mais Dom Bosco, qui voyait les choses à un autre point de vue, et qui ne voulait se mêler de politique en aucune façon, ne cessait de leur faire remarquer, que la politique à enseigner aux jeunes gens de l'Oratoire, devait consister à les éloigner du mal, à en faire de bons chrétiens, des enfants dociles, afin qu'ils

pussent devenir un jour des citoyens utiles et honorables. Aussi, ne voulut-il jamais nous permettre de prendre part en corps à certaines manifestations dangereuses, et recommandait-il à ses collègues de se bien garder d'insinuer dans notre esprit des opinions et des idées qui, loin de nous être utiles, ne pouvaient que nous détourner de nos devoirs.

A ce propos, il ne sera pas inutile de citer quelques faits. Un jour, le Marquis Robert d'Azeglio se présenta à Dom Bosco et l'invita avec les plus vives instances à se mettre à la tête de ses jeunes gens pour prendre part, en même temps que tous les autres Instituts de Turin, à une fête grandiose qui devait avoir lieu sur la place publique.

— Monsieur le Marquis, répondit Dom Bosco, cet Hospice et cet Oratoire ne forment pas un être moral ; ce n'est qu'une pauvre famille, vivant de la charité des citoyens ; et nous nous ferions moquer de nous, si nous paraissions à cette occasion.

— Mais justement, reprit le noble Patricien ; il est bon que la charité publique sache que cette Œuvre naissante n'est point du tout contraire aux Institutions modernes. Croyez-moi, cela vous fera du bien ; les offrandes vous arriveront plus nombreuses et plus riches ; le Conseil Municipal et moi nous vous favoriserons de tout notre pouvoir.

— Je vous remercie de votre bon vouloir ; mais mon intention bien arrêtée est de m'en tenir au but unique que je me suis proposé dans cette institution, à savoir : le bien moral des jeunes gens pauvres, au moyen de l'instruction et du travail, sans encombrer leur tête d'idées qui ne sont pas de leur âge. En recueillant les jeunes gens abandonnés, et en les rendant à leurs familles et à la Société, après en avoir fait de bons fils et des citoyens instruits, je montre assez clairement que mon Œuvre, loin d'être contraire aux institutions modernes, est au contraire tout à fait conforme et utile à ces mêmes institutions.

— Je comprends parfaitement, ajouta M. D'Azeglio, mais vous vous trompez, et si vous persistez dans votre système, votre Œuvre sera bientôt abandonnée de tous, et deviendra impossible. Il faut étudier le monde, mon cher Dom Bosco, il faut le connaître, et savoir élever les instituts anciens et modernes à la hauteur des temps.

— Je vous suis reconnaissant, Monsieur le Marquis, des conseils que vous voulez bien me donner, et tenez pour certain que j'en ferai mon profit ; mais veuillez m'excuser si je ne puis avec mes jeunes gens faire acte de présence à la prochaine fête. Invitez-moi à faire quelque œuvre, à me rendre en quelque lieu, où le Prêtre puisse exercer sa charité, et vous me trouverez toujours prêt à sacrifier mon avoir et ma vie ; mais je ne consentirai jamais à jeter le trouble dans l'esprit de mes jeunes gens en les faisant assister à des spectacles, dont ils ne peuvent comprendre la vraie signification.

M. D'Azeglio trouvant Dom Bosco inébranlable dans sa résolution, s'en alla, et à partir de ce jour, il n'eut plus aucune relation avec nous. Mais la chose ne se passa pas aussi simplement avec

quelques ecclésiastiques qui, manquant de prévoyance, se laissèrent entraîner par le courant. Entrons dans quelques détails.

Un jour, un de ces messieurs, se faisant l'interprète de ses collègues, l'invita à remplacer la culotte courte par les pantalons. A cette proposition, Dom Bosco se mit à rire, puis il répondit : — Commencez d'abord par décider le Chanoine Anglesio, Dom Cafasso et le Docteur Borelli. Quand je verrai ces trois Prêtres exemplaires se vêtir de la façon que vous me proposez, qui sait s'il ne me viendra pas le désir d'en faire autant ? — Un dimanche, vers les deux heures de l'après-midi, un jeune homme, des plus fidèles et des plus intelligents, était occupé dans un angle de la cour, à lire l'*Armonia*, journal qui, à cette époque, plaidait la cause de la Religion et de la justice, avec une profondeur de doctrine et une force de logique, dignes des plus grands éloges. A ce moment même, entrent dans l'Oratoire quelques-uns de ces prétendus réformateurs, décorés de la cocarde, tandis que l'un d'entr'eux, portait une bannière tricolore. Ce dernier, homme d'une grande doctrine, et d'un zèle non moins grand, s'approche du lecteur, et d'un ton de dépit : *Vitupère*, lui dit-il, *il est temps d'en finir avec ces journaux insipides et incolores* ; et en disant cela, il lui arrache des mains la feuille catholique, la met en morceaux, la jette à terre, y crache dessus et la foule aux pieds avec une sorte de rage. Après cette sortie, il s'avance vers Dom Bosco, et tirant de sa poche une autre gazette, appelée l'*Opinion*, *Voilà, au moins, un bon journal*, lui dit-il ; *c'est celui-ci, à l'exception de tout autre, que devraient lire tous les citoyens honnêtes*. A cet acte et à ces paroles, Dom Bosco resta tout étourdi ; ne voulant pas que le scandale se prolongeât au milieu de nous, il le pria de réserver cette dispute pour un autre moment, dans un tête-à-tête. *Non, Monsieur*, reprit celui-ci ; *désormais il ne doit plus y avoir de tête-à-tête, ni de secret, mais tout doit être mis en pleine lumière*.

Ces paroles étaient à peine achevées, que la clochette nous appela tous à l'Eglise, et D. Bosco se berça de la douce espérance que, là au pied de l'autel, les esprits se seraient calmés ; mais malheureusement il n'en fut pas ainsi. Ce Prêtre était chargé de faire la prédication ce même soir ; à peine fut-il en chaire, qu'il se mit à nous haranguer de la manière la plus déplorable. Pendant une demi-heure, nous n'entendîmes résonner à nos oreilles que les paroles d'*émancipation, d'indépendance, de liberté* ; magnifiques et excellents sujets, si l'on veut, mais qui demandent à être traités ailleurs qu'à l'église. Plusieurs jeunes gens frémissaient, d'autres riaient, et quelques-uns, en entendant répéter si souvent le mot *libertà, libertà*, lui cherchaient une rime, et disaient à voix basse dans le dialecte piémontais : *torototela, torototà*. Celui qui eut le plus à souffrir de cette équipée, ce fut le pauvre D. Bosco qui, dans son cœur, en pleura amèrement. « Je ne me serais jamais attendu à celle-là, se disait-il en rentrant à la sacristie ; le diable, cette fois-ci,

m'en a fait une trop grosse. Mon Dieu, rendez vains les conseils des insensés, et faites que mes jeunes gens n'en reçoivent aucun scandale. » Il se proposait, après les fonctions, d'appeler le malheureux imprudent, et le plus amicalement possible, lui faire reconnaître son erreur ; mais il n'en eut pas le temps ; car à peine celui-ci fut-il sorti de la chapelle, qu'il invita ses collègues et les jeunes gens à s'associer à lui, entonna, de toute la force de ses poumons, un hymne populaire, et agitant avec frénésie sa bannière, sortit de l'Oratoire, suivi d'une centaine d'individus. L'escadron en révolte marcha ainsi jusqu'au pied du mont des Capucins, où il fit halte. Là, on fit et on accepta la proposition de ne jamais plus retourner à l'Oratoire, à moins d'y être invité et reçu d'une manière solennelle, c'est-à-dire, avec la bannière, sans excepter les médailles et les cocardes attachées sur la poitrine. Dom Bosco, bien qu'il fût profondément affligé de ce désordre, ne perdit cependant pas courage ; il fit dire aux chefs, que l'Oratoire continuerait son œuvre humanitaire sans leur concours, et leur défendit d'y remettre les pieds. Quant aux jeunes gens qui les avaient suivis, plutôt par étourderie que par conviction, il leur imposa cette condition, que dans le cas où ils retourneraient à l'Oratoire, ils eussent à se présenter à lui-même d'abord, et l'un après l'autre, pour entendre ce qu'il aurait à leur dire. La chose réussit mieux qu'on n'aurait osé l'espérer ; car ces messieurs ne se laissant plus voir, tout motif de dissension disparut avec eux ; et la plus grande partie des jeunes gens qui s'étaient laissé séduire revinrent s'excusant du mieux qu'il leur était possible, et promettant obéissance et soumission. A peine une trentaine continuèrent encore pendant quelques mois à suivre leurs séducteurs. Le dimanche, ils entendaient la Messe dans telle ou telle église, après quoi ils se transportaient tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, aux environs de Turin. De bons déjeuners, de délicieux goûters, de joyeuses promenades, l'assistance aux spectacles ou aux manœuvres militaires, tels étaient les appas, au moyen desquels on les tenait éloignés de nous.

Mais quel était le but de ces messieurs ? Il semble que leur but était d'attirer à eux tous les jeunes gens des Oratoires, ou du moins une partie, pour en prendre eux-mêmes la direction, et les guider selon leurs vues. Cependant nous ne sommes pas éloignés de croire que la main de quelque adroit démagogue s'était glissée dans cette triste affaire. Quoiqu'il en soit, vu le nom et l'habileté des principaux chefs, toutes ces menées auraient pu devenir fatales à notre Oratoire. S'il en fut autrement, nous devons l'attribuer à Dieu et à la Vierge Immaculée, qui, par le moyen de Dom Bosco, nous ont toujours protégés et défendus contre toutes les embûches de nos ennemis.

Quelques-uns des jeunes gens, qui s'éloignèrent de nous de cette façon, sans vouloir jamais plus revenir, firent plus tard une triste fin ; le principal fauteur de cette révolte se trouva lui-même dans des circonstances si critiques, qu'il dut implorer l'appui de Dom Bosco, pour en sortir avec honneur.



Par suite de ce schisme, Dom Bosco, comme on le conçoit aisément, était seul à porter le lourd fardeau de l'Oratoire. Les jours de fête, il entendait les confessions de bon matin ; à neuf heures, il célébrait la sainte Messe, à l'issue de laquelle il faisait la prédication, ou bien racontait quelques faits de l'Histoire Sainte ou de l'Histoire Ecclésiastique ; venait ensuite l'école de chant et de littérature jusqu'à midi. Après le dîner, il présidait la récréation, puis il faisait le catéchisme, chantait les vêpres, faisait l'instruction, donnait la Bénédiction et assistait de nouveau les jeunes gens dans leurs divertissements, qu'ils ne terminaient que pour aller à l'école du soir, laquelle ne durait pas moins d'une heure. Durant tout cet espace de temps, malgré des occupations si nombreuses et si variées, nous ne vîmes au milieu de nous que le pauvre Dom Bosco, et un ou deux autres Prêtres, qui ne faisaient à l'Oratoire qu'une courte apparition, étant très-occupés dans le saint Ministère. Cependant, il en était un, qui continuait d'être le bras droit de Dom Bosco ; c'était le Docteur Borelli. Occupé dans l'Institut du Refuge, dans les prisons de l'Etat et en cent autres lieux de la ville, cet homme, petit de taille, mais grand par son courage, trouvait encore du temps pour travailler près de nous. Il n'était pas rare qu'il enlevât quelques heures au sommeil pour venir nous confesser ; souvent il refusait à son corps exténué par la fatigue, le repos qu'il lui eût été si nécessaire, et venait, le dimanche soir, nous adresser quelques paroles d'édification, afin d'épargner au moins cette fatigue à son ami. Honneur et reconnaissance éternelle à ce Prêtre incomparable !

Ce temps d'isolement durait déjà depuis quelque temps, lorsqu'un après-midi nous eûmes la visite de deux Ecclésiastiques étrangers fort recommandables. Se trouvant à Turin, et attirés par le bruit de nos faits et gestes, ils se présentèrent à l'Oratoire pour faire la connaissance de Dom Bosco, et connaître de lui l'origine, le but et la marche de son Œuvre. C'était environ deux heures, et déjà nous nous préparions à aller au catéchisme. Dom Bosco, voyant qu'il lui manquait plusieurs catéchistes, se creusait le cerveau pour en improviser au milieu de nous, et disposer ensuite les classes, quand les deux ecclésiastiques, s'approchant de lui, témoignèrent le désir de lui parler. Sans leur demander leur nom : — C'est Dieu qui vous envoie, dit-il aussitôt : — Ayez la bonté de m'aider à faire le catéchisme, et après, nous parlerons à notre aise. Puis, s'adressant à l'un d'eux, il lui dit : vous, vous ferez le catéchisme dans le chœur aux plus grands ; et vous, dit-il à l'autre, dans le sanctuaire aux plus dissipés. Et ces deux religieux acceptèrent l'invitation de la meilleure volonté du monde. Dom Bosco, s'étant aperçu qu'ils faisaient le catéchisme à merveille, reprit courage, et pria l'un d'eux de nous gratifier d'un petit sermon, tandis que l'autre donnerait la Bénédiction du Saint-Sacrement ; et tous deux d'accepter sans aucune difficulté. Après les fonctions, il était impatient de les rejoindre, pour savoir qui ils étaient ; qu'on juge

de sa surprise, quand il apprit que l'un était l'Abbé Antoine Rosmini, fondateur de l'Institut de la Charité, homme d'une grande réputation ; et l'autre, le Chanoine Archiprêtre, Dom Joseph Degaudenzi de Vercelli, homme remarquable par sa charité et son zèle, aujourd'hui Evêque de Vigevano, et une des grandes lumières de l'Episcopat Catholique. Ils s'entretenirent ensuite longuement avec Dom Bosco, et à partir de ce jour, notre Maison gagna deux nouveaux insignes bienfaiteurs.

Mais si le démon essayait de susciter la discorde dans l'Oratoire, et enlevait à Dom Bosco presque tous ses anciens auxiliaires, d'un autre côté le Seigneur lui offrait le moyen d'éloigner la cause d'un désordre autrement grave, en lui préparant de nouveaux renforts. Par suite de la guerre des années précédentes, le Séminaire de Turin avait été occupé militairement. En conséquence, les Clercs, qui étaient restés fidèles à leurs devoirs, furent contraints, ou de rester chez eux, ou de se mettre en pension dans quelque famille particulière, non sans danger toutefois de perdre leur céleste vocation. Or, pour atténuer un peu la triste condition, que les temps réservaient à l'Eglise, Dom Bosco, appuyé sur la divine Providence, se décida à ouvrir dans sa propre maison un asile pour les Clercs du Diocèse. A cet effet, moyennant un notable accroissement de local, et par conséquent un grand sacrifice d'argent, il obtint de M. Pinardi, qu'il congédiait le reste de ses locataires, prenant à lui seul toute la maison avec ses dépendances. De cette façon, il obtint deux grands avantages spirituels, le premier fut de chasser de notre voisinage une foule de gens de mauvaise vie, qui, pendant plusieurs années, avait fait de ce site un vrai repaire de Satan, au point que, quelquefois, il se montrait dans notre cours et jusque dans notre chapelle, des personnes, qui nous obligeaient à fermer les yeux et les oreilles pour ne pas voir ni entendre certaines choses qui auraient pu nous troubler profondément. L'autre avantage, non moins important, fut celui-ci : Dom Bosco, ayant à sa disposition un plus grand nombre de chambres, put recueillir les jeunes lévites dispersés çà et là, et les tenir près de lui comme dans un Séminaire. Ils vivaient avec nous, et étudiaient dans l'Hospice, allant ensuite matin et soir prendre leurs leçons au domicile de leurs professeurs, ou dans une pauvre et obscure chambre dépendante du Séminaire, que les soldats occupèrent jusqu'en 1863. M. le Chanoine Louis Anglesio, Supérieur de la Petite Maison de la divine Providence, et successeur du Vénérable Cottolengo, exerça la même charité envers les Séminaristes. C'est pourquoi, on peut dire avec juste raison, que dans ces années si désastreuses pour l'Eglise de Turin, et où les vocations ecclésiastiques étaient si rares, les Maisons du Cottolengo et de notre Oratoire remplacèrent le séminaire de Turin, et rendirent à l'Archidiocèse un service immense, comme ils le lui rendent encore aujourd'hui et à beaucoup d'autres Diocèses d'Italie. Il en resulta que beaucoup de ces aspirants au Sacerdoce devinrent pour Dom Bosco un secours puissant, assistant et

catéchant les jeunes gens de l'Oratoire ; de plus, leur exemple inspira à plusieurs d'entre nous, le désir de revêtir la livrée du sanctuaire, mais nous nous réservons d'en parler en temps plus opportun.

Dans ce temps de nouvelles et douloureuses épreuves, il nous arriva un autre secours, qui ne fut pas sans quelque utilité pour notre Oratoire. Et voici comment. Après la campagne de 1849, un de nos anciens compagnons, échappé à tous les dangers de la guerre, était revenu chez-lui ; il continua de fréquenter l'Oratoire avec une assiduité édifiante. Aujourd'hui, il est père de famille, et l'affection, qu'il portait à Dom Bosco n'a fait qu'augmenter avec les années. Ayant combattu parmi les bersaliers, nous ne l'appelions que le *Bersalier*. Or, comme il était très-expert dans les manœuvres militaires, et qu'il connaissait un peu de stratégie, les jeunes gens le prièrent de vouloir bien les exercer au maniement des armes, et après avoir demandé et obtenu le consentement de Dom Bosco, il acquiesça volontiers à leur désir. On demanda aussi au Gouvernement et l'on en obtint environ deux cents fusils sans canon ; on nous procura de bâtons propres à faire l'exercice ; le *Bersalier* apporta sa trompette, et quelque temps après, notre Oratoire pouvait disposer d'une brigade si bien instruite, qu'elle pouvait rivaliser au moins avec la garde nationale.

Les jeunes gens étaient enchantés, et demandaient à entrer dans les rangs des futurs défenseurs de la Patrie ; les autres d'humeur plus pacifique, prenaient plaisir à voir les manœuvres, les mouvements et les batailles. Dans toutes les grandes solennités, notre milice prêtait ses services pour le maintien de l'ordre dans les fonctions qui se faisaient à l'église, et dans l'intérieur de la Maison. Parfois, elle exécutait des évolutions avec une telle habileté, qu'elles présentaient un spectacle des plus intéressants, et donnaient lieu aux plus vifs applaudissements. Or, ces exercices ne contribuèrent pas peu à ramener à l'Oratoire plusieurs de ces jeunes gens qui, amateurs de nouveautés, s'en étaient éloignés, et en arrêtaient d'autres qui, avides de jeux et d'amusements conformes au caractère des temps, voulaient aller à leur recherche, désertant le saint lieu.

Mais une fois, la petite armée causa involontairement un grand désagrément à une personne qui, après Dom Bosco nous était bien chère ; nous voulons parler de la maman Marguerite. En bonne ménagère, elle s'était formé au fond de la cour, un petit jardin qu'elle avait elle-même ensemencé, et qu'elle cultivait avec la plus grande sollicitude. Ce jardin lui fournissait la salade, l'ail, les oignons, les pois-verts, les haricots, les carottes, les raves, et toute espèce d'herbage, sans excepter la menthe et la sauge. Donc, un beau jour de fête, (nous ne nous rappelons plus laquelle) le *Bersalier*, après avoir réuni son armée, et l'avoir divisée en deux corps, voulut procurer aux nombreux spectateurs le divertissement d'une bataille simulée. En conséquence, il donna les ordres nécessaires, indiqua celle des deux troupes qui, à la fin, devait reculer, feignant d'être vaincue. Mais pour garantir le petit jardin, il recommanda aux

vainqueurs que, lorsqu'ils seraient arrivés à la haie qui en faisait la clôture, ils eussent à s'arrêter. Cette recommandation faite, on donna le signal de la mêlée. Les deux armées poussent un grand cri de guerre, et l'une, d'un côté de la cour, l'autre au côté opposé, commencent leurs mouvements, dirigeant leurs fusils de bois les uns contre les autres. Au cri solennel poussé par les deux troupes, aux charges et aux décharges parfaitement ordonnées, en les voyant s'avancer lentement, puis rétrograder pour chercher à se surprendre réciproquement, en admirant les évolutions précises qu'elles faisaient tantôt à droite, tantôt à gauche, vous auriez cru assister à une véritable bataille. Il ne manquait que le bruit du canon, le crépitement des fusils, et la chute des morts et des blessés. Les assistants, les yeux tout grands ouverts, ne pouvaient se rassasier de ce spectacle ; ils battaient des mains, criaient *bien, bravo*. Ces applaudissements enflammèrent tellement les esprits belliqueux des combattants, qu'à un certain moment, la partie victorieuse, pressant trop vivement la partie vaincue, oublia complètement la consigne, et se portant trop en avant, fit irruption dans le jardin de la bonne mère. La haie est renversée et déracinée ; ceux-ci tombent, ceux-là se relèvent ; bref, tout est broyé, tout est détruit. Le *Bersalier* criait, sonnait de sa trompette, mais les rires et les battements de mains de la foule, ne permettaient plus de rien entendre. Quand les deux troupes furent réorganisées, il ne restait plus du jardin que quelques rares vestiges. A cette vue, Madame Marguerite, croyant sans doute que l'assaut avait été donné dans ce but, et combiné ainsi pour rendre le spectacle plus intéressant, se tourna vers son fils, et avec des paroles empreintes d'un juste ressentiment, lui dit : *Varda, varda, Gioanin, lo ca l'a fait 'l Bersalié ; a la guastame tut l'orto*, c'est-à-dire : Regarde, regarde, Dom Jean, ce qu'a fait le Bersalier ; il m'a gâté tout mon jardin. Et Dom Bosco, le sourire sur les lèvres, la rassura en lui disant : *Mare, cosa veuli feie ? A son giovo*. Mère, que voulez-vous y faire ? Ils sont jeunes. Puis, se retournant vers le général, tout mortifié de ce contre-temps, il lui adressa, pour le consoler, les plus gracieuses paroles, et tirant de sa poche, un cornet de bonbons, les lui donna pour qu'il les distribuât à ses soldats, vainqueurs et vaincus.

## LA PATAGONIE

et les Terres australes du Continent américain

### CHAPITRE V.

Histoire de l'Etablissement de Carmen ou Patagones.

Les divers établissements fondés par les Espagnols, dans le cours du siècle dernier, ne purent prospérer, et furent misérablement détruits. Seul,

celui de Carmen ou Patagones subsista, malgré les alternatives de revers et de fortune, auxquelles il fut sujet.

François Viedura, chargé par l'Espagne de donner à cet établissement tout le développement et l'importance dont il était susceptible, acheta d'un Cacique le cours du Rio Negro, depuis son embouchure jusqu'à S. Saverio, et sut si bien se gagner la confiance des indigènes, qu'il eut la satisfaction de voir ces hommes, jusque-là si fiers et si jaloux de leur indépendance, disposés à l'aider dans la construction du fort, qui bientôt servit à défendre les habitants, obligés auparavant de se réfugier dans les cavernes pour y trouver un abri. — En 1781, le vice-roi de Buénos-Ayres, cédant aux sollicitations de ce même Viedura, se decida à envoyer à Carmen une garnison de 734 individus, venus des montagnes de la Galice en Espagne. A partir de ce moment, la colonie acquit une vraie et réelle importance.

En 1782, le pilote Basilio Villarino fut chargé de remonter le cours du fleuve, dans le but de chercher un passage pour se rendre au Chili, en suivant le fleuve Mendoza, que l'on croyait un affluent du Rio Negro. Cette expédition, bien qu'elle n'ait pas apporté un grand avantage matériel, a été toutefois très-intéressante au point de vue géographique.

Tout allait pour le mieux dans la colonie du Rio Negro, quand Jean De-Piedra, nommé en 1781, commandant de Carmen, eut l'imprudence de déclarer la guerre aux nations indigènes, et attaqua le Cacique, dont l'alliance avec les Espagnols avait jusqu'alors favorisé le développement du dit établissement.

La petite armée de De-Piedra se livra dans cette malheureuse campagne, à des cruautés dignes des sauvages qui en étaient les victimes. Tout ce qui tombait sous les yeux des Espagnols était impitoyablement massacré, sans distinction de sexe ni d'âge ; mais les indigènes ne tardèrent pas à prendre leur revanche, au point que les compagnons de De-Piedra durent s'enfuir à Buénos-Ayres, décimés et épouvantés.

Ce ne fut qu'alors seulement que les Espagnols comprirent toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise, car cette lutte sanglante donna lieu à des hostilités qu'on ne put arrêter, même au prix des plus larges concessions. Malgré cela, la colonie se maintint, grâce aux secours que l'Espagne y envoya. Le commerce devint même plus actif, en conséquence de la quantité prodigieuse de sel recueilli dans les environs du village.

A peu de temps de là, une autre imprudence à peu près semblable, amena la destruction complète de la colonie de S. Joseph, autre colonie Espagnole, qui existait encore à cette époque, et mit de nouveau en péril celle de Carmen. Voici comment la chose arriva. Le commerce des Patagons avec les établissements Européens commençaient à reprendre une nouvelle vigueur, et les indigènes cherchaient, par tous les moyens, à rendre aux colons une foule de petits services. Or il arriva que trois soldats de la garnison de Carmen désertèrent et passèrent du côté des sau-

vages. Le commandant demanda de pouvoir chercher et de ramener au devoir les déserteurs ; à cet effet, il offrit de fortes récompenses aux Caciques Patagons, qui voudraient s'en charger. Poussés par la soif du gain, deux d'entr'eux se mirent sur les traces des fuyards, et retournèrent au bout de quelque temps avec deux des soldats Espagnols, réclamant ce qui leur avait été promis. Le commandant, ainsi que la plus grande partie de ses compatriotes, regardant comme nulle la parole donnée aux sauvages, ne firent aucun cas de la juste réclamation des Caciques. Ceux-ci insistèrent ; alors pour se débarrasser d'eux, le commandant leur dit d'aller à S. Joseph, où ils trouveraient le sergent chargé de leur remettre les objets promis. Les Caciques se mirent aussitôt en route ; arrivés à S. Joseph, ils trouvèrent, que non seulement le commandant de cette place n'avait rien à leur donner, mais qu'il n'avait pas même reçu d'ordre à cet égard. Ceux-ci, irrités, retournèrent à Carmen, et reprochèrent au commandant d'avoir manqué à sa parole. Ce dernier, se trouvant offensé des reproches que des barbares osaient lui adresser, les menaça de sa canne et les fit chasser du fort. Les Caciques, la haine dans le cœur, résolurent de venger cette offense, à quelque prix que ce fût. Carmen étant trop bien défendue pour pouvoir l'attaquer, ils dissimulèrent et attendirent le moment favorable à l'exécution de leurs desseins. Après avoir soulevé et réuni plusieurs tribus de la Patagonie, ils marchèrent vers la péninsule de S. Joseph, où ils arrivèrent un jour de fête. Les habitants étaient sans armes ; au moment où ils s'y attendaient le moins, ils furent entourés et massacrés. Trois Espagnols seulement échappèrent à ce carnage, et durent leur salut à l'amitié qui les unissait à quelques-uns des Indiens. L'établissement fut entièrement détruit, les maisons brûlées, et le bétail enlevé. Contents du butin qu'ils avaient fait, ils ne songèrent qu'à se réjouir et oublièrent Carmen, qui reconnut dans ce fait une grâce spéciale de la Sainte Vierge, sous la protection de laquelle cet établissement s'était placé.

L'année 1810 et les années suivantes furent bien funestes pour les habitants de Carmen. A Buénos-Ayres il survint une révolution qui eut pour résultat de soustraire au joug de l'Espagne ces diverses provinces de l'Amérique Méridionale, et de les rendre indépendantes. A peine se vit-il victorieux que le parti républicain envoya un corps d'armée contre Carmen, avec ordre de se rendre maître de ce village. L'expédition réussit à merveille, et ce qui est mieux encore, sans avoir eu besoin de tirer un seul coup de fusil ou de canon. Mais le délégué du gouvernement de Buénos Ayres abusa de la docilité des habitants ; les procédés qu'il employa à leur égard, furent ceux d'un despote le plus intraitable ; il accabla d'impôts tous ceux qui possédaient quelque bien au soleil ; ruina l'agriculture par ses contributions, et opprima la population de toute manière. Cette conduite impolitique amena, de la part des habitants, une réaction, au moyen de laquelle il s'emparèrent de la forteresse et d'un

vaisseau de guerre qui stationnait dans les eaux du fleuve. Mais leur triomphe fut de courte durée. Nouvellement menacée par un bataillon Argentin, Carmen se soumit humblement, comme elle avait fait auparavant, mais malheureusement ce furent les paisibles habitants qui durent expier les fautes des conspirateurs. Les propriétaires eurent la douleur de voir leurs bestiaux tués, leurs maisons saccagées, et la campagne dévastée. Ce fut un coup terrible pour les colons, qui se virent réduits à la plus grande misère. Contraints de vivre de chasse, ils se répandirent dans les plaines, et sur les rives du fleuve, où ils menèrent pendant quelque temps une vie nomade.

### L'ADIEU D'UN OUVRIER MINEUR.

*Sous terre* — Nos lecteurs n'ont peut-être pas encore oublié la catastrophe des mines de charbon de Seham, en Angleterre, bien qu'elle soit déjà vieille de quelques mois. Ce fut une explosion et du même coup la perte de deux cents ouvriers. Imaginez l'affreuse douleur de tant de familles contenues à grand peine autour des puits de la souterraine entreprise et attendant les premiers résultats des travaux de secours... Nul de ces malheureux n'a pu être sauvé. Il a été possible à l'un d'eux, Michel Smith, de tracer pour sa femme quelques mots sur son bidon d'étain. Les voici ; car il ne convient pas de les passer sous silence :

« Chère Marguerite, à sept heures du matin » nous étions encore quarante. Quelques-uns chantaient des hymnes, mais ma pensée était avec » mon petit Michel ; je pensais que lui et moi » nous allons arriver au ciel en même temps. Oh ! » chère femme, que Dieu vous assiste, toi et les » enfants, et priez pour moi. Adieu, chère femme, » mes dernières pensées sont avec toi et les enfants. » Aie bon courage et apprendis aux enfants » à prier pour moi... »

Quelques-uns chantaient des hymnes ! Enterrés vivants, au-dessous des profondeurs de l'Océan, en cette agonie qui glace d'effroi rien que d'y songer, ils chantaient les gloires de Jésus et se réclamaient de sa miséricorde ! Le petit Michel, qui était resté malade à la maison, mourut lui aussi le jour même de l'explosion. En tout ceci règne une beauté suprême ; le signe royal que la main du Rédempteur a imprimé sur le front de chacun de nous, brille de tout son éclat sur ces fronts prolétaires qui, condamnés aux ténèbres par les nécessités de la tâche quotidienne, entrevirent si peu les feux du soleil et le scintillement de étoiles.

Et ces lignes qu'il est impossible de lire sans émotion, à moins d'avoir un cœur de pierre, ces lignes gravées avec une pointe de clou ou de couteau à la lueur défaillante d'une lampe de mineur et à l'éternelle lumière du Verbe incréé, soulagent la conscience ; elles rendent la force qui vient du respect de soi-même, elles retrempe l'âme aux sources de sa divine origine.

(Monde).

### BIBLIOGRAPHIE.

On vient d'imprimer dans notre établissement de Gènes un délicieux ouvrage intitulé ; Pèlerinage à la *Sainte Baume*, par M<sup>lle</sup> Félicie Arène. Les détails charmants et les réflexions pleines de piété, de justesse et d'à-propos dont ce petit livre est rempli, le recommande d'une façon toute spéciale à la bienveillance de nos lecteurs Marseillais si enthousiastes de Sainte Marie-Madeleine, et aux pieux touristes qui vont chaque année visiter les lieux habités par cette amante du Sauveur.

Cet ouvrage, est en vente à l'Oratoire Saint-Léon, rue Beaujour, 9, à Marseille, au prix de 0,60.

On trouve encore : La jeunesse instruite de Dom Bosco, à fr. 1,25.

Dom Bosco et son œuvre, par l'Abbé Mendre à 0 fr. 50 c.

### INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

### Mois de Juillet.

2. Visitation de Marie.
8. S. Elisabeth, Reine de Portugal.
14. S. Bonaventura évêque, cardinal et docteur de l'Eglise.
16. Commémoration de N. Dame du Mont-Carmel.
25. S. Jacques Majeur, Apôtre.
26. S. Anne, Mère de la S. Vierge.